

RICHARD MILLET

**BRUMES
DE CIMMÉRIE**

récit

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

- LA VOIX D'ALTO, 2001 (« Folio », n° 3905).
LE RENARD DANS LE NOM, 2003 (« Folio », n° 4114).
MA VIE PARMİ LES OMBRES, 2003 (« Folio », n° 4225).
MUSIQUE SECRÈTE, 2004 (« L'Un et l'Autre »).
HARCÈLEMENT LITTÉRAIRE, entretiens avec Delphine Des-
caves et Thierry Cecille, 2005.
LE GOÛT DES FEMMES LAIDES, 2005 (« Folio », n° 4475).
DÉVORATIONS, 2006 (« Folio », n° 4700).
L'ART DU BREF, 2006 (« Le Cabinet des Lettrés »).
DÉSENCHANTEMENT DE LA LITTÉRATURE, 2007.
PETIT ÉLOGE D'UN SOLITAIRE, 2007 (« Folio », n° 4485).
PLACE DES PENSÉES, sur Maurice Blanchot, 2007.
L'OPPROBRE, 2008.
LA CONFESSION NÉGATIVE, 2009.
LE SOMMEIL SUR LES CENDRES, 2010.

Aux Éditions Champ Vallon

- LE SENTIMENT DE LA LANGUE I & II, 1986 – 1990.
BEYROUTH, 1987.

Aux Éditions Dar An-Nahar, Beyrouth

- L'ACCENT IMPUR, 2001.

Suite des œuvres de Richard Millet en fin de volume

BRUMES DE C IMMÉRIE

RICHARD MILLET

BRUMES
DE CIMMÉRIE

récit

nrf

GALLIMARD

Toutes les photos sont de l'auteur.

© Éditions Gallimard, 2010.

Jeanne-Solange Chatoux

In memoriam

L'Éternel fait mourir et il fait vivre ;
Il fait descendre au Séjour des morts
Et il en fait remonter.

I Samuel, 2, 6

« Le soleil se couchait, et c'était l'heure où l'ombre emplît toutes les rues, lorsque nous atteignîmes la passe et les courants profonds de l'Océan, où les Kimmériens ont leurs pays et ville. Ce peuple vit couvert de nuées et de brumes, que jamais n'ont percées les rayons du soleil, ni durant sa montée vers les astres du ciel, ni quand, du firmament, il revient à la terre : sur ces infortunés pèse une nuit de mort. »

Odyssee, XI (trad. Victor Bérard)

Le mois d'avril 1997 a été particulièrement pluvieux et froid, au Liban, surtout dans la montagne où il a d'emblée retrouvé des conditions hivernales, pluie, brouillard, neige, avec des températures parfois si basses qu'après une première tentative pour me rendre dans la Bekaa par le col du Baïdar brusquement interdit par la neige, ne me résignant pas à demeurer errant sous la pluie de Beyrouth mais désireux d'aller revoir des sites dans la montagne, à moins haute altitude, j'ai dû acheter des vêtements d'hiver, au magasin d'articles de sport Choses, rue Badaro, non loin de la pharmacie Alouf et de la librairie Sélection où je me procurais autrefois des magazines érotiques, et tout près de La Baratte, un glacier aujourd'hui fermé, dont la façade est criblée d'impacts de balles, et où un condisciple du lycée franco-libanais me fournissait en glaces à la pistache, luxe d'autant plus incompréhensible pour

moi qu'il les faisait mettre sur le compte de son père et que la nymphomanie de sa mère (une Française blonde et mince qui, la plupart du temps, se montrait à moi en sous-vêtements, les yeux brillants, presque égarés, avec ce sourire qu'ont les femmes perdues, pensais-je en me rappelant qu'on disait d'elle qu'elle draguait jusqu'aux agents qui réglait la circulation) tranchait sur la grande réserve de la mienne, qui m'interdisait en outre les crèmes glacées sous le prétexte qu'elles me faisaient mal au foie, les quelques piastres qu'elle me donnait étant réservées à un *kaaké* au thym ou à l'une de ces mauvaises glaces à l'eau vendues par des marchands ambulants souvent plus jeunes que moi. Le goût de ces glaces reste étrangement lié, dans mon esprit, à la forme des petits carreaux couleur crème tapissant les trottoirs ; ils ne subsistent que par endroits, rue Badaro, et me font toujours songer à des carrés de chocolat blanc, friandise également interdite par ma mère, tout comme les œufs et la crème, si bien que ce sont là des choses que je mange le plus volontiers, aujourd'hui, et toujours avec un sentiment de transgression, me dis-je en août 2009, quelques mois après la mort de ma mère, revenant du Liban, où je séjourne régulièrement, désormais, ayant cessé d'y accomplir, comme au début des années 1990, ces voyages de retour par lesquels je retrouvais les

mesures de mon enfance en espérant découvrir là le secret du Temps, à tout le moins la grâce que celui-ci me ferait de marquer, au Liban, une pause frémissante et heureuse.

À ma mère, je pensais déjà, en avril 1997, dans ce quartier de Badaro où j'ai passé mon enfance, et particulièrement dans le magasin Choses, où j'ai acquis un pull de sport et un caleçon long de marque américaine avec lequel j'espérais affronter dans la montagne un froid qui, se portant tout de go sur mon ventre, ne manque pas de raviver les séquelles d'un mal dont j'étais affligé, enfant, à Beyrouth, étais-je tenté de dire au patron de la boutique avec qui j'ai évoqué d'autres boutiques de la rue Badaro, disparues, celles-ci, un magasin de jouets, un salon de coiffure pour hommes, l'étrange caverne de M. Akl, beaucoup plus loin, dont le nom se prononce en arabe comme un spasme de vomissement, et une boucherie dont la viande me répugnait si fort que ma mère ne m'en a plus donné que hachée ou bien sous forme de biftecks reconstitués, importés des États-Unis, vendus, rue Hamra, sous le nom de steackets, et non moins insipides que les glaces à l'eau des vendeurs ambulants. De tout ça, le patron de Choses se souvient lui aussi, comme il fait mine de se souvenir de ma mère, par courtoisie, et, plus sûrement, de moi et de mes camarades du parc des

Pins, de la rue du Musée, de la rue Catroux, ou de la rue Chehab qui longe l'église Notre-Dame-des-Anges, l'évocation se faisant si précise qu'elle mérite du café qu'il envoie chercher par un grouillot, mais que je suis obligé de refuser, le café, même turc, m'oppressant, lui préférant un *abrwé baiïda*, un café blanc, c'est-à-dire de l'eau chaude mêlée de fleur d'oranger, me déclarant heureux qu'on se souvienne de moi, trente ans après, de l'enfant que j'étais plutôt que de celui qu'on appelait le Grammairien, en 1975, notamment, dans ce secteur, à l'extrémité de la rue Badaro, vers le rond-point Tayyouné, où j'ai guerroyé, avec le sentiment non pas de revivre mes jeux d'enfant, mais d'exister comme il ne me serait plus jamais donné de le faire, et m'étonnant devant le patron que quinze années de guerre civile n'aient pas davantage détruit le quartier, les immeubles où j'ai vécu n'étant que vétustes, à peine criblés d'impacts de balles et de roquettes, mais restés debout avec une opiniâtreté qui n'est pas un des moindres paradoxes de la guerre : comme toutes les villes habitées par la mort, Beyrouth est extraordinairement vivante, dans un désordre fécond où chacun finit par se retrouver, fût-ce en s'y perdant ; de là sa dimension tout à la fois provinciale et exceptionnelle : provinciale parce que agglomérat de quartiers semblables à des villages, et capitale par ce qu'elle

transmue langues, ethnies, religions, identités, ce qui suppose une autodestruction et une renaissance ininterrompues.

Il pleuvait sur le quartier de Badaro, ce jour-là, et la pluie à Beyrouth a toujours réveillé en moi une mémoire profonde, dans mon enfance comme en avril 1997 et, plus encore, aujourd'hui, en août 2009, où presque rien n'a changé, si bien que je pourrais admettre que c'est là la grâce que j'espérais du Temps et que si j'entrais de nouveau, douze ans après, dans le magasin Choses, le patron se souviendrait de tout avec une bienveillance qui ferait de lui non plus un contemporain mais une divinité du Temps, quoiqu'il soit de mon âge, mais, à cause de son statut de patron et peut-être de l'autorité bonhomme qui se dégage de sa personne, investi par moi du souvenir que je gardais de son père qui tenait la boutique dans les années 1960. Cette pluie est celle qui tombait sur mon enfance beyrouthine, comme d'autres pluies tombaient sur les villes où j'avais vécu avant de venir au Liban et dont je ne me souviens que par les mouvements d'une mémoire obscure : Le Havre, Paris, Toulouse ; de sorte que la pluie, comme certaines musiques, voix, odeurs et goûts, établit un lien discontinu et cependant fluide avec un passé dont la remémoration est volontaire ou hasardeuse. Elle tombait sur Badaro, ce matin-

là, en des bourrasques qui la dispersaient, et je craignais que le patron de Choses ne finisse par se remémorer aussi le jeune guerrier que j'étais, en 1975, au début de la guerre civile ; mais, à quarante-quatre ans, j'étais probablement moins éloigné de l'aspect que j'avais, enfant, que du jeune homme de vingt-trois ans, maigre et ingrat, tendu, brûlant d'un feu où mes contradictions, mes haines, mes phobies, mes frustrations jetaient tous leurs sarmements : une époque, celle de 1975, où je cherchais à passer inaperçu, au Liban comme en France, par la domination de moi-même, laquelle ne pouvait se trouver que dans la maîtrise du corps et, surtout, dans l'écriture, l'une n'allant pas sans l'autre. « Et comment vont vos parents ? » m'a demandé le patron. « Ils sont âgés, maintenant, mais ils vont bien, hamdoullah ! » ai-je répondu en lui demandant des nouvelles des siens, tout en songeant à mes parents qui vivaient en France, près de Montpellier où ma mère avait choisi de se retirer parce que le climat et le paysage lui rappelaient le Liban, notamment la proche colline de Yarzé, où elle aimait tant aller se promener, quand mon père n'avait pas décidé d'aller visiter un temple dans la montagne ou d'entreprendre une excursion en Syrie, et où, d'une certaine façon, elle ne fut jamais aussi heureuse. Je songeais aussi que j'avais, en

1997, à peu près l'âge qui était celui de mon père lorsque nous avons quitté le Liban, en 1967, soit quarante-sept ans, me dis-je aujourd'hui, en 2009, où j'en ai cinquante-six et ma fille aînée treize — mon âge lorsque je déambulais dans les rues de Badaro et d'Achrafiyé, mais ignorant ce qu'elle ressent dans le monde qui est le sien et auquel je me sens de plus en plus étranger, non pas parce que, vieillissant et plein de ressentiment, je m'abandonnerais au désir de le voir périr avec moi, mais parce que le sentiment d'être étranger à la vie, qui n'a cessé de m'accompagner depuis l'enfance, s'amplifie de vertiges temporels de plus en plus violents et qui donnent aux contrepoints que je ne cesse d'établir entre les diverses époques de ma vie des couleurs harmoniques très changeantes et dont la tonalité relève d'une mélancolie que seule la circularité du temps et des récurrences quelquefois heureuses permettent d'apaiser, pensais-je en sortant de la boutique, non pas hors de moi (cette expression suggérant la colère, la folie), ni hors du temps, mais dans l'un de ces anneaux temporels par quoi le présent se réfute inlassablement en nous. Il ne pleuvait plus. J'avais devant moi l'immeuble à façade arrondie et constituée pour une grande part de petits panneaux de verre poussiéreux dans lequel mon père m'avait conduit après que j'eus reçu dans

la cuisse une balle de carabine tirée par un voyou, non loin, dans le parc des Pins, et qu'on m'extraîrait le lendemain, à l'Hôtel-Dieu, ma vie ayant toujours été liée aux armes, à la chasse, à la guerre, depuis les interminables récits que j'entendais, en Corrèze, sur la Grande Guerre, la Deuxième Guerre mondiale, l'Indochine, l'Algérie et même celle de 1870, et puis ce que je vivrais au Liban, en 1967, puis en 1975, cette blessure par balle ayant pour moi une valeur fondatrice, ouvrant en moi une plaie qui est l'une des origines de l'écriture, un petit trou, net et profond, d'où sourdait peu de sang, et d'où se mettraient à couler, un jour, de tout autres eaux.



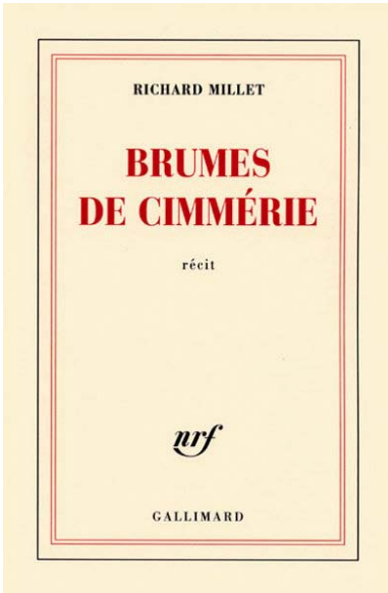
En avril 1997, ce n'était pas au feu que j'avais affaire mais au froid, inattendu et vif, dont les attaques me renvoyaient à mes maladies d'enfance, surtout aux maux de ventre qui me réveillaient presque chaque nuit, et qui se ravivaient à la montagne, où l'on s'élève en moins d'une heure pour gagner de vieilles maisons ottomanes dans lesquelles nous attendaient des hôtes charmants mais où le froid s'emparait bientôt de moi de sorte que j'avais l'impression d'être amené là pour être sacrifié sur l'autel de l'hiver. À Jezzine, cependant, l'un des lieux importants du grand chantier d'adduction d'eau dont mon père gérait la partie administrative, et où nous nous rendions fréquemment en fin de semaine, le génie du froid semblait m'épargner, autrefois, et je n'avais, en 1997, d'autre souci que d'y retourner, ce que je n'avais pu faire depuis 1967. Or, cette ville chrétienne de la montagne du Sud se trouvait, depuis 1982, occupée par la milice pro-israélienne de l'ASL (armée du Sud-Liban), comme redan de la zone de sécurité établie par l'État hébreu au Liban. À plusieurs reprises, non seulement au cours des années précédentes mais aussi la veille, avec une obstination d'enfant, j'avais tenté d'y accéder par le Chouf, ou par Saïda : l'armée régulière libanaise m'avait fait rebrousser chemin, bien que je me fusse adressé en arabe aux soldats, mon passeport témoignant de

ma qualité, si bien que j'étais résolu, cette fois, à demander à un ami la faveur d'un laissez-passer qu'il m'avait promis et que j'attendais sans y croire, louant les services d'un chauffeur que j'avais chargé de me distraire de l'attente en me conduisant en des lieux de la montagne que j'étais heureux de revoir, quoiqu'ils eussent moins de prestige à mes yeux que Jezzine, où seule ma patience me permettrait de retourner, pensais-je, la patience étant, au Proche-Orient, une qualité qui n'est suivie d'effet que si on lui adjoint un bakhchich, ce mystérieux accélérateur des rouages au sein d'administrations qui attendent toujours leur Kafka et leur Courteline, et qui, le bakhchich, pose la question de la représentation du réel en ces pays où le secret, l'intime, l'enfance sont des vertus, des interdits, même, et où seul un franc-tireur tel que moi peut prétendre accéder, l'écriture étant la réfutation du bakhchich et du secret, fût-ce pour ajouter au monde un surcroît de ce secret que l'Occident démocratique réproouve de plus en plus, ce qui explique pourquoi je ne pouvais évoquer mon désir de revoir Jezzine sans m'entendre rétorquer qu'il n'y avait rien à voir, là-bas, ce qui revenait à m'interdire autrement la ville, dont je ne suis pas originaire et qui me devenait d'autant plus inaccessible que le sentimentalisme dont je faisais preuve rendait suspectes, voire offensantes, les rai-

*Achevé d'imprimer
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 1^{er} décembre 2009.
Dépôt légal : décembre 2009.
Numéro d'imprimeur : 74875.*

ISBN 978-2-07-012810-5/Imprimé en France.

172512



Brumes de Cimmérie Richard Millet

Cette édition électronique du livre *BRUMES DE CIMMÉRIE* de
RICHARD MILLET a été réalisée le 12/01/2010
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé
d'imprimer en décembre 2009 (ISBN : 9782070128105)

Code Sodis : N39506 - ISBN : 9782072376788